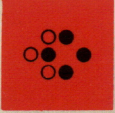




Les gens

Jérôme Beaujour

Roman



P.O.L

Les Gens

Jérôme Beaujour

Les Gens

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1991
ISBN : 2-86744-237-0

A France



I

C'est l'automne sur la côte normande, il fait encore beau. On a loué dans un palace, aujourd'hui vendu par appartements, deux pièces qui donnent au rez-de-chaussée sur une grande terrasse juste devant la mer. C'est un peu un endroit de rêve. Monet l'a peint, Proust y a séjourné, Violette de Vries en a fait un de ses lieux. En ce moment elle est là, deux étages au-dessus.

J'ai envie d'aller me promener, de rejoindre les autres sur la plage. Hier on s'est couché tard, on a parlé beaucoup. Je me souviens qu'à un moment la conversation a porté sur les voitures, et puis aussi je me souviens d'avoir parlé d'amour sur un ton très solennel. Je suis content que cela n'ait pas été enregistré. Je vois ce matin la soirée d'hier sous cet angle : nous sommes des caricatures comme ça arrive souvent d'en voir autour de soi. Circonstances atténuan-

tes : on dit moins souvent “quelque part” qu’avant. Je m’imagine faisant part à Violette de Vries de cet instant de déconvenue narcissique. J’imagine toujours, elle dit : Ce n’est pas grave, vous ne faites pas de mal. C’est un autre angle. C’est en effet déjà bien de ne pas faire de mal. Cependant je pense toujours à ceux que l’idée d’être une caricature n’a jamais effleurés. Ça fait une différence énorme. Et puis, je ne trouve pas ça si intéressant. C’est quand même une force de ne pas se voir. Donc je ne peux m’arrêter de remuer tout ça... Si. On frappe.

Ils sont revenus des courses. On est nombreux. A déjeuner, on le sera encore plus. Et toujours, cette désagréable impression qu’il manque du monde. Xavier a un nouveau tic, il renifle. Si je le lui dis, il le prendra mal. Moi aussi, d’ailleurs, je le prendrais mal qu’il me dise des choses comme ça. Je me mets à sa place, je me mets à la place de tout le monde tout le temps. C’est mon nouveau tic. Il me demande : T’écrivais ? Je lui réponds que oui et non, dans un style normand. Ali annonce que ceux qui devaient venir déjeuner ne viendront pas. Déception générale. Peut-être ce soir... Lueur d’espoir. Ils ne se sont pas réveillés. Evidemment, s’ils ne se sont pas réveillés, le temps de venir de Paris...

Anna : Ils ne viendront pas ce soir non plus, ils disent toujours qu’ils vont venir, la dernière fois ils avaient déjà dit qu’ils venaient. Elle, pour la faire sortir de chez elle, je ne sais pas ce qu’il faudrait.

C'est clair. Pas pour Ali, qui fait remarquer que, contrairement aux apparences, c'est lui qui ne veut pas qu'elle sorte. C'est donc plus compliqué qu'on ne l'avait cru au départ. La balle est dans le camp d'Anna. Mais Anna ne la relance pas, elle quitte la pièce. Ali, lui, se met à l'arpenter de cette drôle de démarche qu'il a habituellement mais qui, du fait, on suppose, de sa contrariété, est devenue moins caractéristique de sa personne. Il marche presque comme tout le monde, tout d'un coup, Ali. On se tait pour ne pas envenimer les choses mais on sent que ça monte. D'ailleurs Anna revient dans la pièce et fait tomber quelque chose qu'Ali ramasse. Elle lui dit qu'elle est assez grande pour ramasser ce qu'elle fait tomber. Il lui dit : Ça va... C'est qui ces gens qui doivent venir, demande très naturellement Xavier comme s'il n'avait pas senti le terrain miné. Ali regarde Anna pour la laisser répondre. Elle le voit, ne répond pas. Ali dit : C'est Maud et Patrick. Anna est furieuse. Je ne sais pas pourquoi je choisis ce moment pour les informer du passage de Violette de Vries en leur absence : Violette est venue tout à l'heure avec des gens pour leur faire visiter la maison. En le disant, j'ai croisé le regard de Marie-Claire qui, tout ensemble, exprimait le regret de ne pas avoir été là pour la rencontrer et une réprobation certaine à mon endroit. Elle doit ressentir quelque chose d'assez proche du sentiment que nous éprouvons quand, à la télévision, nous enten-

dons les gens parler des célébrités en les appelant par leur prénom.

— Claude est quelqu'un de très drôle.

— Et c'est important l'humour ?

— Je crois que c'est capital si on ne veut pas se prendre au sérieux.

Sans doute Marie-Claire me voit comme ça. Merci Marie-Claire. Je ne fais cependant rien pour dissiper ce que je considère comme un malentendu, d'autant plus que mon intervention semble avoir un effet bénéfique immédiat. L'atmosphère électrique dans laquelle nous baignons depuis quelques jours baisse d'intensité un peu comme si, otages dans un avion immobilisé en bout de piste à Riyad depuis de nombreuses heures, on venait à nous avec des paniers repas. Nous n'avons pas faim, mais si l'on nous sustente, c'est sûrement que les terroristes ont repoussé leur ultimatum de quelques heures.

On me pose des questions : Est-ce qu'ils ont fait part de leurs projets pour cet après-midi ? Je réponds qu'ils n'ont rien précisé à ce sujet, qu'elle a simplement dit qu'on aurait du mal à chauffer cette grande pièce en hiver.

Et nous, que faisons-nous cet après-midi ?

S'il fait beau on ira à la plage, s'il pleut on verra.

Il a plu beaucoup et, des interminables discussions sur des activités de substitution, il n'est rien ressorti que cette sorte de malaise difficile à définir sinon en terme de quantité. Parfois il y en a plus, parfois il y

en a moins. Si on se laissait aller sur la pente régressive, on dirait : C'est beaucoup malaise.

Ali a fait un effort, il a proposé d'aller à la piscine. On a aussitôt tout fait pour l'en dissuader. Il a renoncé. Alors on s'en est voulu et on a proposé de l'y accompagner tous. Il a certainement eu peur et, pour se défendre, il a énuméré les piscines où il allait à Paris. A Château-Landon enfant, plus grand à Neptuna et aussi aux Tourelles, l'été.

Est-ce qu'on connaît la piscine des Halles ?

Pour la plupart : oui. Pour la plupart encore, on ne l'aime pas, elle ne nous inspire pas confiance. On n'aime pas le Forum des Halles, on n'aime pas la faune qui y traîne, on n'aime pas les boutiques de vêtements, on trouve la serre minable, on dit : Ça fait penser à Créteil.

L'eau de la piscine des Halles est très froide, dit Anna un peu à contretemps. On connaît la piscine de l'extérieur mais on ne s'y est jamais baigné.

— Moi, je vous dis qu'elle est très froide.

— On te croit, Anna.

Ça nous a fait du bien de voyager un peu, de sortir de cet ancien hôtel, on se promet de remettre ça, de refaire des visites guidées dans d'autres coins. A Marseille, propose Marie-Claire. Pourquoi pas Marseille. Il y a plein de choses à voir, à Marseille. Et pas que le vieux port, dit Marie-Claire. On n'y avait même pas pensé, lui réplique-t-on.

— Elle est très chère, la piscine des Halles.

— Là on était plutôt à Marseille, Anna, loin du vieux port, mais si tu veux qu'on aille piquer une tête dans la piscine des Halles, le temps de prendre son ticket, et on y va. En effet l'eau est froide, mais je ne trouve pas le prix d'entrée si exorbitant, toutes les piscines sont chères maintenant, Anna...

Il semblerait que le ciel veuille s'éclaircir un peu, quelques promeneurs font leur apparition, mais on s'en fout, on préfère évoquer ce qui n'est pas là, les piscines parisiennes, les punks du Forum, les vigiles avec leurs chiens, la Fnac sport. Par rapport à cette dernière se dégage un dissensus qui fait regretter la belle unanimité recueillie sur la condamnation sans appel de tout ce qui se passe dans ce périmètre des nouvelles Halles. A moins d'être vraiment de mauvaise foi, il faut reconnaître que les vendeurs sont très compétents et qu'ils n'essayent pas systématiquement de fourguer ce qu'il y a de plus cher, idem pour le département audiovisuel. Maud, d'ailleurs, s'y achète tout son matériel de photo, dit Ali. Donc, si elle n'est toujours pas arrivée en chair et en os, elle fait sa deuxième incursion *in absentia* dans les rayons de la Fnac. Malheureusement, comme je ne connais pas Maud, l'image que j'en ai reste un peu floue.

— On sort ?

Ali : Maud n'achète pas son matériel de photo à la Fnac. Si je dois opérer une correction d'image et ne plus savoir où faire acheter son matériel de photo à Maud, je trouve surtout qu'Ali, sous des airs de

filer doux, cherche drôlement Anna. Moi aussi je cherche Anna pour voir sa réaction. Anna n'est pas là. C'est donc pour ça qu'Ali donnait son point de vue. Je dis : Anna n'est pas là ? On me répond que non. Est-ce qu'elle est allée faire des courses ? On ne peut pas me dire.

Ça étonnerait Ali. En fait, ça nous étonnerait tous. Anna n'est pas du genre à aller faire les courses sans mettre tout le monde au courant. Elle aurait même une petite tendance à essayer de culpabiliser ceux qui ne les feraient pas.

— On est tous comme ça.

— Pas tout à fait.

— Mais si, on est là à chercher des défauts à son voisin sans même s'apercevoir qu'on est tous pareils.

Ça, j'aime pas trop. Comment dire, ce n'est pas que cela me paraisse faux, mais cette sorte d'afflux de bon sens fait un effet toujours un peu bourratif. Et tout de suite après, on a aussi faim.

Et si on retournait au Forum des Halles ? Et si on sortait ? Ce qui nous manque peut-être le plus pour sortir serait un bon guide, quelqu'un qui donnerait un nom aux choses que l'on verrait et non, comme Ali avait pris l'initiative de le faire, de nommer les choses absentes. Ça sert, un guide pour nommer les choses que l'on a sous les yeux, mais ça sert peut être encore plus pour taire ce qui est inessentiel.

Disons, si l'on fait visiter Paris, ça ne semble pas très à propos de s'appesantir sur le boulevard

Magenta. Ça n'a aucun intérêt. Ça se tait. Si l'on ne fait pas attention à passer sur ce genre de détails et à souligner ce qui est digne de l'être — la tour Eiffel, par exemple —, on se retrouve bien vite dans les situations les plus informes ou plus rien ne signifie plus rien pour personne, un peu comme dans ces films de Wim Wenders où les aires de repos le long des autoroutes sont les emblèmes d'une errance définitive.

Il est impossible d'y lire si les gens qui s'y trouvent sont heureux ou malheureux, s'y aiment ou ont cessé de s'aimer. On ne sait pas ce qu'ils y font. Ils sont au milieu des choses qui gisent là, matérielles, concrètes, trop générales et trop singulières à la fois. Ils sont arrêtés, regardant les autres voitures qui foncent à des allures démentes. Pour un peu, comme des enfants autistes, ils jetteraient leurs marks dans les calandres des voitures pour ne pas s'y jeter eux-mêmes. Ils sont perdus. Les voilà qui voudraient monter dans des autos qui ne sont pas les leurs. Même l'idée de la propriété qui contribue si bien d'habitude à maintenir les repères est prête de s'effondrer. A part mes yeux, mes mains, mon corps, tout le reste n'est pas moi ? Ça sert à quoi, l'argent, si on ne peut plier ce qui est en face de soi à être un peu soi. Voilà où on en est.

C'est pourquoi lorsque, le lendemain, en allant faire les courses avec Marie-Claire, nous avons croisé Violette de Vries qui prenait l'ascenseur, j'ai vu, au

raidissement du corps de Marie-Claire, à son pas hésitant, qu'il se passait quelque chose, que l'errance prenait fin. C'est comme si on s'était retrouvé devant Borg. Quelqu'un de connu. Quelqu'un qui donc n'existe pas vraiment ou, plutôt, quelqu'un dont l'existence passe normalement par quelques relais pour venir jusqu'à nous. Quelqu'un de pas doué pour l'immédiateté et que cette immédiateté encombre. En un sens, ça leur va mieux de ne pas être tout à fait là.

Marie-Claire s'est éloignée par discrétion et Violette de Vries m'a demandé :

— Vous vous êtes couchés tard ?

— Non non, à deux heures.

— Vous avez perdu combien ?

Je dis qu'on n'a rien perdu car on n'est pas allés au casino hier soir.

— Et Oscar ?

— Oscar n'y est pas allé non plus.

Evidemment, dans l'intervalle, j'ai oublié la personne connue, je suis devant la personne que je connais et j'assiste au phénomène décourageant de la volatilisation de la face intelligible du symbole et donc du symbole tout entier dès que sa face sensible insiste.

— Et les autres, me demande-t-elle ?

Je dis que les autres je ne sais pas, qu'il y en a qui ont dû aller voir les horaires des trains à la gare.

— Vous allez à la poissonnerie ?

— On pensait plutôt acheter de la viande mais on peut faire un détour par la poissonnerie bien sûr.

— Ce n'est pas la peine, on ira avec Guillaume.

J'essaie bien de faire basculer Violette de Vries vers un peu d'absence, ce qui me permettrait de tenir ensemble la personne connue et celle que je connais. Sans succès. V. de V. s'est assise dans un de ces gros fauteuils du hall anciennement en cuir, aujourd'hui recouverts de velours. Elle se tient la tête en arrière dans la position qu'on prend chez le coiffeur au moment du shampoing. Tandis que je m'éloigne pour rejoindre Marie-Claire, j'entends dans mon dos :

— Tu peux prendre un peu de haddock par exemple, on adore ça avec Guillaume en ce moment. Tu aimes ça aussi ?

Je dis oui et je m'éclipse lorsque, poussant la porte à tambour, me parviennent ces mots :

— Tu n'as qu'à en prendre pour vous aussi.

La phrase me fait l'effet d'une douche tiède qui engourdirait toutes mes facultés critiques. Je me sens incapable du moindre recul par rapport à l'énoncé. Est-ce que je vais prendre du haddock pour nous aussi, ou que pour eux ? Que ferait Xavier à ma place ? Il n'en prendrait peut-être pas du tout. Ça y est, j'ai franchi le cap, je ne me mets plus à la place des autres, je les installe à la mienne. Et que ferait Depardieu, dont Oscar a glissé hier dans la conversa-

O n fait les courses, on donne l'argent, on prend la marchandise, on dit au revoir. C'est vraiment très simple. Est-ce que c'est si cher ? Là, c'est un peu plus compliqué. Il faut des mesures. Parfois on s'excuserait presque avec beaucoup de sourires et des barres de mots de tout ce mal qu'ils se donnent pour faire du pain, même très mauvais. On serait très reconnaissant qu'ils n'aient pas foutu de l'ergot de seigle dans la farine pour que l'on devienne tous fous. Finalement la loi tient bon et le désir aussi.



Couverture : Michèle Laverdac
Les gens, encre de chine sur papier.

ISBN : 2-86744-248-6
F10248-9-91

79 F